

tous les points. Il est à noter qu'à cette époque, les Maronites reconnaissaient une double autorité : un prince et un patriarche, investis, l'un du pouvoir civil et l'autre du pouvoir religieux. Le Moquadem ou chef civil, a disparu et ses attributions se sont trouvées partagées entre le Patriarche, devenu chef temporel de sa nation, et le Pacha représentant l'autorité du Sultan. Depuis les douloureux événements de 1860, ce pacha est un catholique et le Liban a reçu une organisation privilégiée, qui en fait un petit Etat à part, où les Maronites, qui forment la majorité de la population chrétienne, ont une situation très favorisée.

Le travers commun à tous les Français qui vont à Jérusalem à cette époque, c'est de critiquer les Orientaux à cause des pratiques de leur culte : aux uns, on reproche de hurler comme des loups quand ils prient, aux autres de porter des vêtements liturgiques ridicules, et d'officier dans une langue inintelligible. Mais aucun ne songe que les usages latins et la langue latine peuvent paraître ridicules et inintelligibles aux Orientaux. Quant au chant, il faut bien reconnaître que le criterium du beau en matière d'art est absolument subjectif et que ce qui ravit les uns peut sembler fort laid à d'autres : ce que les pèlerins reconnaissent unanimement, c'est que les Orientaux sont pleins de piété et que pour étranges qu'elles soient, leurs cérémonies ne sont pas sans donner de l'édification à ceux qui y assistent.

De nos jours, le temple de Salomon, occupé par les Musulmans, n'est que difficilement accessible aux pèlerins ; il y a vingt ans, il fallait une permission spéciale et, aujourd'hui encore, il faut se faire accompagner par un "cavas" du consulat qui distribue aux gardiens quelques gratifications, moyennant quoi on peut circuler dans l'intérieur, sauf à être invectivé et parfois menacé par des fanatiques.

Il y a deux cents ans, les consignes étaient autrement rigoureuses : tout chrétien qui eût mis le pied dans l'enceinte du Haram-ech Cherif n'en serait pas sorti vivant ; d'Arvieux, si entreprenant pourtant et si familier avec les langues et les usages du pays, dut se contenter de ce qu'il put voir avec une lunette du haut du mont des Oliviers et de ce que lui racontèrent deux religieux qui avaient été appelés pour faire une réparation aux vitraux de la mosquée d'Omar.

Plus heureux, le P. Boucher put pénétrer une fois dans le temple et en visiter quelques parties. C'était en janvier 1012 ; le grand mufti de Jérusalem, que Boucher appelle l'"Evesque des mahométans," tomba malade ; or, il n'y avait dans le pays que deux médecins, un Turc et un Juif, et tous deux se trou-

vaient
un d
envoy
un fo
templ
vexat
comm
renvo
le reli
ger ; l
supéri
mufti,
il lui a
cher, i
de vo
siècles
de serv
Après
mission
nant s
une ga
l'espace
traîner
prête ;
et des
moitié
senter
remerc
congé e
pas de
bas, "c
à faire
le lieu
se dem
une réa
On
est vén
soit plu
d'où ell
soit que
nage de
à sainte
calife O
honorer